



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

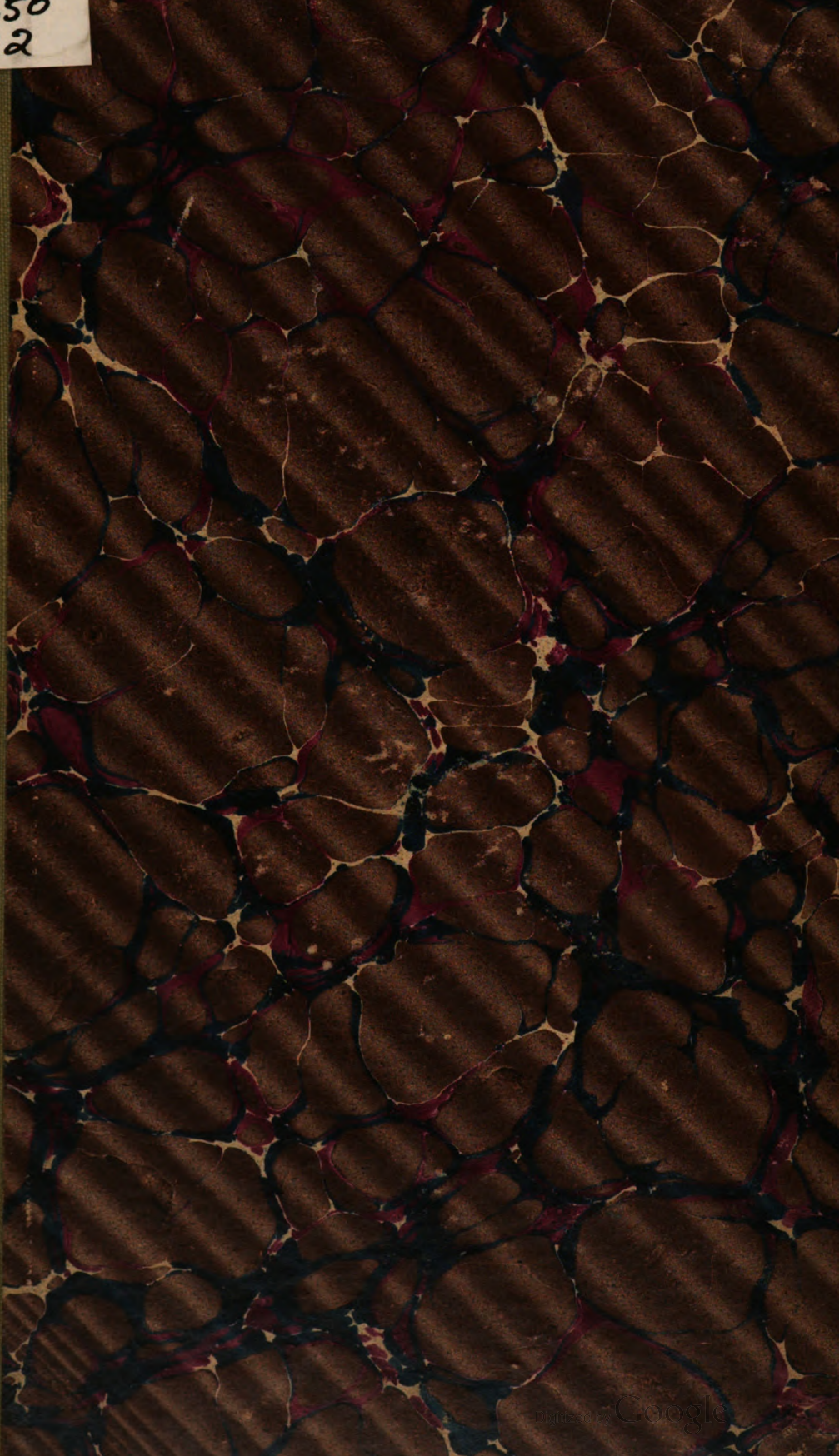
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

9650
32



Econ 9650.32



Harvard College Library

FROM

Social Ethics Library

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

DES

GARÇONS DE CAISSE ET DE RECETTE

DE LA VILLE DE PARIS



CÉLÉBRATION

DU

CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ



SIÈGE SOCIAL :

18, Rue de la Grange-Batelière, 18

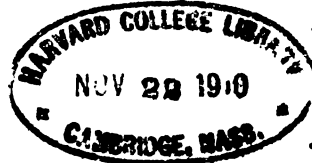


PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE J. TEYSSÈDRE

10, Rue Saint-Augustin, 10

1908



Transferred from
Social Ethics Library

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ANNÉE 1903

M. de VERNEUIL, C. *, *Président d'honneur*
Syndic de la Compagnie des Agents de change

MM. KINDBERG, *Président*, Agent de change;
H. GERBOD, *Vice-Président honoraire*, ancien Agent de change;
FAURE, *Vice-Président honoraire*, Agent de change;
ABSIL, *Vice-Président*, Caissier principal du Comptoir National
d'Escompte;
LAURENT, *Trésorier*, Fondé de pouvoirs de la Maison DEMACHY
ET SELLIERE;
ELION, *Secrétaire honoraire*;
ECOCHARD, *, A O, *Secrétaire*;
EYRAUD, A O, *Trésorier-adjoint*;
PERRIN, (Louis-Ernest), M (B) *Secrétaire-adjoint*.

COMMISSAIRES

Pour 2 ans
MM. FAIVRE (Louis).
JEANDET.
FROMENT.
DUFOUR.
CARRIER (Léon).
MARCHAIS.
FRANÇOIS.
LAPLACE.
LEGROS.
MONGIN.
MAGNIEN.

Pour 1 an
MM. DELAHAYE.
PETIT.
RENAUT.
VINCENT (Louis).
SIMON.
COURBARIEN (Gustave).
REMISE.
CULLET.
PUICHAULT.
LALLEMAND.
BOIRARD.

MEMBRES DE LA COMMISSION DE CONTROLE

MM. BAUD (Jean), A O, MATHEY (V.), A O, CROSET (Louis), A O.

COMMISSAIRES-SUPPLÉANTS

MM. BERGERON, SADAIN, LÉONARD, DOMENGE-CHENAL,
BEAU (Victor), DUTOYA, M (B).

M. VIVENIS (Henri), Agent comptable
au Siège social, rue de la Grange-Batelière, 18.

ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ

SES PRINCIPAUX AVANTAGES

La **Société de Prévoyance** des Garçons de Recette de la Ville de Paris, fondée en 1842.

Et la **Société d'Assurance et de Secours Mutuels** des Garçons de Caisse et de Recette de la même Ville, constituée le 28 août 1853.

Se sont fusionnées le 30 octobre 1853, sous la dénomination de :

Société de Secours Mutuels des Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris.

Dans le but, d'accorder aide et protection à tous les Membres participants, de resserrer les liens qui les unissent et d'exciter l'émulation que de mutuels services et le bon accord peuvent provoquer pour le bien général de l'Association.

Les statuts de la Société ont été adoptés le 30 octobre 1853 et approuvés par le Gouvernement le 30 novembre suivant.

Pour se conformer aux lois en vigueur et notamment à celle du 1^{er} avril 1898, la Société, dans son Assemblée générale du 7 octobre 1900, a discuté et révisé ses statuts, lesquels ont été approuvés par arrêté de Monsieur le Ministre de l'Intérieur, en date du 14 novembre 1900.

~~~~~  
*Pour obtenir son admission, chaque postulant doit être garçon de recette, d'une honorabilité reconnue et verser annuellement une cotisation de 40 francs.*  
~~~~~

AVANTAGES OFFERTS PAR LA SOCIÉTÉ

1° A cinquante-cinq ans et après quinze ans au moins de sociétariat, la Société assure à tous ses membres une pension de retraite.

2° En cas de maladie, les sociétaires ont droit aux soins du médecin, aux frais pharmaceutiques et à des indemnités pécuniaires.

3° Au décès d'un de ses membres participants, la Société paie à la famille une somme de 150 francs pour subvenir aux frais funéraires.

4° En cas de manque d'emploi, et dans la mesure du possible, la Société intervient pour procurer du travail à ses membres.

5° La moitié de la pension du sociétaire décédé revient à sa veuve sous forme d'allocation.

6° Un fonds spécial assure aux veuves et aux orphelins des secours pouvant s'élever à 150 francs et renouvelables annuellement, cela en sus de l'allocation indiquée ci-dessus.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS FINANCIÈRES

du 23 Octobre 1853 au 31 Décembre 1902 :

Dépenses		Recettes	
Pensions et allocations...	1.832.140 74	Cotisations des Sociétaires	846.674 »
Secours divers et frais de mutualité.....	485.330 78	— funéraires...	14.583 »
Total des Dépenses.....	2.317.471 52	Honorariat.....	919.194 90
Capital au 31 Décembre 1902	1.294.767 40	Recettes diverses.....	41.229 25
		Dons et legs	169.685 74
		Intérêts.....	1.620.872 03
TOTAL ÉGAL...	3.612.238 92	TOTAL DES RECETTES	3.612.238 92

EFFECTIF au 31 Décembre 1902 :

Membres participants	{	Cotisants. . .	509		Membres honoraires . .	423
		Retraités. . .	235		Veuves.	137
TOTAL			744			

N. B. — En 1903, un sociétaire retraité ayant dix-huit annuités (chiffre moyen) reçoit une pension s'élevant à 255 fr. 60.

En rente française 3 % cette retraite représente un capital de 8.520 francs.

Ces quelques indications démontrent, mieux que de longs commentaires, la prospérité toujours croissante de la Société ; son excellente situation lui assigne une des premières places parmi les associations de mutualité.

Le bien qu'elle a fait pendant ce demi-siècle est dû, en grande partie, à la générosité inépuisable des bienfaiteurs qui s'intéressent à la corporation des garçons de recette et qui sont généralement leurs patrons ou chefs de maisons, sachant ainsi, par leurs dons, reconnaître les grands services et surtout la probité de ces modestes auxiliaires.

Les membres de la Société peuvent avec une légitime fierté regarder le passé et avoir la plus grande confiance dans l'avenir. Les solides sympathies dont ils sont entourés ne sauraient leur faire défaut. Elles ne peuvent au contraire que s'accroître lorsque tous ceux qui s'intéressent à l'association se seront rendu compte du bien qu'il a été possible de faire, grâce à leur philanthropie.

NOTICE

SUR

la célébration du Cinquantenaire de la Société



Dans une séance du Conseil d'administration, tenue le 22 avril 1902, M. le **Président** donne communication d'un mémoire qui lui a été remis par M. **Ecochard** Secrétaire; Mémoire préconisant la célébration du cinquantenaire de la Société, et dont la teneur suit :

« Il y aura 50 ans, l'année prochaine, que notre Société a été fondée. Vous savez tous le développement qu'elle a acquis pendant ce demi-siècle; les immenses services rendus par elle à des centaines de Sociétaires, ainsi qu'à un nombre considérable de Veuves et d'Orphelins.

« Sa prospérité toujours croissante la place au premier rang des Secours Mutuels, et puisque nous arrivons à l'époque d'un cinquantenaire, c'est-à-dire à une date qui marque dans une Société comme la nôtre, nous croyons le moment propice de faire une grande manifestation mutualiste qui nous permettra de présenter notre œuvre et de faire ressortir les magnifiques résultats obtenus, en la prenant à ses débuts, jusqu'à nos jours.

« Il nous sera facile, par des tableaux synoptiques, d'attirer l'attention des Pouvoirs Publics sur la marche toujours croissante des indemnités journalières accordées aux Sociétaires pour cause de maladie, des annuités pour les retraités, qui, si elles ont subi un moment de recul, sont aujourd'hui arrivées à un chiffre dont la Société peut être fière.

« Ces démonstrations seront probantes et auront, certainement, le succès qu'elles méritent.

« Mais pour arriver à ce but, il y a lieu d'étudier la question sous toutes ses faces; de savoir comment les tableaux seront établis. En un mot, il sera indispensable de nommer une Commission chargée non seulement d'élaborer un programme, mais qui devra également s'occuper du travail de compilation et de statistique nécessaires à faire valoir notre Société et à lui donner le relief qu'elle mérite d'avoir, à tous les points de vue.

« Nous espérons que M. de Verneuil, Syndic de la Cie des Agents de change et les Membres si dévoués de notre Bureau voudront bien nous autoriser à inscrire leurs noms en tête du Programme, leur haut patronage nous est indispensable dans une pareille manifestation. »

Après cette lecture, M. le **Président** parlant au nom des membres du Bureau et au sien, accepte ce patronage. Il ne doute pas que M. de **Verneuil** se fasse un plaisir de se trouver à la tête des Présidents d'Honneur. Quant à l'idée même de fêter ce cinquantenaire, M. le **Président**, les membres du Bureau et du Conseil l'approuvent complètement.

M. **Mathey** (Valentin), membre de la Commission de Contrôle, demande la parole pour informer le Conseil qu'il est l'auteur d'un travail pouvant parfaitement s'approprier au but indiqué dans le mémoire de M. **Ecochard**; il se fera un plaisir de soumettre ce travail à l'une des prochaines séances. (*adopté*).

Comme suite à la décision prise par le Conseil de la Société, dans sa réunion du 22 avril, M. **Ecochard**, Secrétaire, convoque en une Réunion générale tous les sociétaires participants ou retraités.

Cette Réunion, composée d'environ 250 membres s'est tenue le 20 juin 1902, à la Salle des Fêtes de la mairie Drouot.

Après avoir fait l'exposé du projet de Fête ayant rapport au cinquantenaire et qui comprend deux parties :

1° Une matinée officielle et artistique, offerte à titre gracieux aux membres honoraires et participants de la Société.

2° Un banquet par souscription, auquel seront invités les membres du Bureau et les principaux représentants des Pouvoirs publics.

M. **Ecochard**, demande qu'un Bureau soit nommé avec le nombre de membres nécessaire aux Commissions qui devront être constituées afin d'organiser d'une façon pratique les diverses parties de la solennité.

Le Bureau du Comité d'organisation est ainsi composé à l'unanimité des voix :

Président : M. Ecochard. *

Vice-Présidents : MM. V. Mathey et J. Baud.

Trésorier : M. Eyraud.

Secrétaire : M. Perrin (L.-E.).

Commissaire général : M. Croset (Louis).

Les Commissaires nommés sont :

MM. Beau (Victor), Blondeau, Boirard, Boulanger, Bourgeois, Bouvier, Brisson, Carrier, Courbarien (G.), Cullet, Dascu, Delahaye,

Déjon (Cl.), Denambride (J.), Domenge-Chenal, Duboin, Evain, Faivre (L.), Faivre (J.), Froment, Galby, Gautheron, Gelhay, Goudey, Lallemand, Lang, Laplace, Lefebvre, Magnien, Marchais, Meslier, Mignon, Mongin, Moreaux (A.), Petit, Puichault, Pussin, Remise, Reh, Robert, Rousseau, Sigwald, Simon, Thanron, Vincent, Voland.

Dans cette même séance, il a été question du concert artistique devant composer une partie de la matinée.

M. **Vivenis**, agent-comptable de la Société, ami personnel de M. V. **Régnard**, Secrétaire de l'Association des artistes dramatiques, propose de lui parler de notre cinquantenaire; et connaissant le dévouement qui anime M. **Régnard**, lorsqu'il s'agit d'œuvres mutualistes, il se fait fort d'obtenir de lui son dévoué concours pour nous aider à organiser cette partie du programme.

Après une entrevue que le Bureau du Comité a eue avec M. **Régnard**, ce dernier veut bien accepter la charge d'organiser le concert; il sera très heureux d'être utile, ainsi, à une Société qui a toutes ses sympathies.

A la suite de démarches, faites également par les membres du Bureau du Comité, auprès de M. le **Président du Conseil Municipal** et de M. le **Général Gouverneur militaire de Paris**, et grâce au concours de MM. F. et L. **Faivre**, nous avons pu obtenir, pour notre concert le concours de la musique de la **Garde Républicaine**, le jour de notre cinquantenaire.

Comme l'intention des membres du Bureau et de la Commission était d'inviter grand nombre de personnes à cette solennité, en dehors de tous sociétaires et de leurs familles, la Salle des Fêtes du Palais du Cadéro fut choisie de préférence à toute autre. M. **Croset**, Commissaire général fit les premières démarches et obtint de M. le ministre des Beaux-Arts l'autorisation nécessaire; mais, la date de la fête, primitivement fixée au 31 mai a dû être avancée au 12 avril 1903; la réaction nous étant venue qu'à la première date nous aurions eu un moindre nombre de membres honoraires, en l'honneur de qui cette solennité était, notamment, organisée.

Nous avons eu également le souci d'éviter, dans la mesure du possible, de grever notre fonds social des frais pouvant être occasionnés par cette Fête.

Grâce à une combinaison que nous ne croyons pas utile de détailler ici, nous sommes arrivés, non seulement à couvrir nos frais, mais encore à nous réserver un reliquat qui nous a permis d'abord de faire face à la dépense occasionnée par la publication de la présente brochure et de verser au fonds spécial de secours une somme suffisante pour acquérir des titres qui seront désignés comme provenant du reliquat du cinquantenaire.

LISTE DÉFINITIVE

DES

Présidents d'Honneur et des Membres du Comité

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. de **Verneuil**, C., *, Syndic des Agents de Change, Président d'honneur de la Société.

M. John **Kindberg**, Agent de Change, Président.

M. **Faure**, Agent de Change, Vice-Président honoraire.

M. **Absil**, Caissier principal du Comptoir National d'Escompte, Vice-Président.

M. **Laurent**, Fondé de pouvoirs de MM. Demachy et Seillière, Trésorier.

M. **Elion**, Secrétaire honoraire.

COMITÉ D'ORGANISATION DE LA FÊTE

M. Ecochard, *, Secrétaire de la Société, Président.

MM. Mathey Valentin ; Baud Jean, Vice-Présidents.

Eyraud, Trésorier ; Perrin (L.-E.), Secrétaire ; Croset, Commissaire général.

MM. Humblot et Dutoya, Présidents de Commissions.

MM. Brisson, Delahaye, Déjon (Cl.), Domenge-Chenal, Pussin et Renaut, Assesseurs.

Commissaires :

MM. Beau (Victor), Blondeau, Boirard, Boulanger, Bourgeois, Buvier, Carrier, Courbarien (G.), Cullet, Dascu, Denambride (J.), Duboin (F.), Evain, Faivre (L.), Faivre (F.), Froment, Galby, Gautheron, Gelhay, Goudey, Lallemand, Lang, Laplace, Le-febvre, Magnien, Marchais, Meslier, Mingon, Mongin, Moreaux (A.), Petit, Puchault, Remise, Reh, Robert, Rousseau, Sigwald, Simon, Thanron, Vincent, Volland.

Première Partie

A l'ouverture de la séance qui a lieu à 2 heures, aux sons de la *Marseillaise* exécutée par l'incomparable musique de la Garde Républicaine, sous l'habile direction de son chef, M. **Parès**, la salle est comble. On y compte 3.800 personnes environ.

A ce moment, un grand nombre de jeunes filles, ayant chacune son cavalier, se disséminent dans la salle pour la distribution du programme aux invités.

Nous nous faisons un devoir de remercier tous ces jeunes gens qui ont obtenu, grâce à leur amabilité, une recette abondante. Cela nous a aidé à combler les frais de la fête.

Sur l'estrade, M. **Kindberg**, Président de la Société, est entouré de tous les membres du Bureau et des membres du Comité.

En outre, sont présents :

MM. **Guernaut** (O.*), Sous-Directeur du Mouvement général des fonds au Ministère des Finances, représentant M. le Sénateur **Rouvier**, Ministre des Finances.

M. **Dolimier** (*), Représentant M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur.

M. Lucien **Lachaze**, Représentant M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

M. **Berteaux** (*), Député de Seine-et-Oise, membre honoraire de la Société.

M. **Poiry**, Conseiller municipal, représentant le Bureau du Conseil municipal.

MM. les Représentants de M. le **Préfet de la Seine** et de M. le **Préfet de Police**.

M. **Duployé**, ancien Sténographe du Sénat.

Les journaux suivants étaient représentés par un de leurs Rédacteurs : *Petit Journal*, *Petit Parisien*, *Rappel*, *Journal*, *Soleil*, *Radical*, *Le Français*, *La Patrie*, *Le Savoyard de Paris*, *Le Petit bleu*.

Parmi les lettres reçues, de personnalités empêchées d'assister à la Fête, il convient de citer celles de :

M. le **Président de la République** ;

M. le **Général Faure-Biguet**, Gouverneur militaire de Paris;
M. **Félix Voisin**, (O. *), Conseiller à la Cour de cassation;
M. **Delatour** (O. *), Conseiller d'Etat, Directeur général de la Caisse des Dépôts et Consignations;
M. **Waldeck-Rousseau**, Sénateur, ancien Président du Conseil;
M. **H. de Beaumont**, Sous-Directeur du Bureau des Institutions de Prévoyance.

M. Georges **Berry**, Député, membre honoraire de la Société;
M. Paul **Delombre** (O. *), Député;
M. Alexandre **Weill** (*), membre honoraire de la Société;
M. **Le Roy des Barres**, membre honoraire de la Société;
M. Marcel **Lecomte**, chef de Division au Comptoir National d'Escompte;
M. **Cognacq**, propriétaire des Magasins de la Samaritaine;
M. **Navier**, etc., etc.

Dans l'assistance, nous avons remarqué, parmi un grand nombre de nos membres honoraires, Agents de change, Banquiers, Chefs ou Représentants de maisons du Haut-Commerce, des Fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur, de la Banque de France, du Crédit Foncier, du Comptoir National d'Escompte, de la Société Générale, les Administrateurs de la Société la "Fidélité", M. **Lardon**, Agent-Comptable de la **Fondation Doüaud**, etc., etc.

Il est impossible de citer, ici, toutes les personnes qui ont bien voulu, par leur présence, nous donner un témoignage de leur sympathie; nous les prions de nous excuser et de recevoir nos remerciements bien sincères.

Après l'exécution du premier morceau de musique, écouté debout et chaleureusement applaudi; M. le **Président** prononce le discours suivant :

Mesdames et Messieurs,

Nous vous avons convié à une fête qui est un gros événement pour la Société que je représente. Voici *cinquante ans* qu'elle existe, cinquante ans qu'elle a employés à faire le bien de toutes façons. Pendant ce

long bail elle a développé chez chaque sociétaire le sentiment de solidarité dû envers son semblable; elle a fait de sa Caisse Mutuelle une puissance qui vient en aide à toutes les infortunes, puis — quand l'âge est venu — celle-ci fournit au sociétaire fatigué une retraite honorable. Enfin notre Société, je dis nôtre, car je suis fier de la confiance qu'elle m'a donnée en m'appelant à sa tête, notre Société, dis-je, exalte le sentiment du devoir chez chacun de ses membres, devoir qui n'est pas banal, puisque ceux-ci doivent porter aux quatre coins de la Ville... la fortune des autres.

Et c'est ce devoir si noble et si pur à la fois qui nous a valu le haut patronage de M. le **Ministre des Finances**. Il a senti, lui qui sait les devoirs et les fatigues de sa charge, qui connaît le dur labeur d'administrer avec prudence et sagesse les finances d'un grand Etat, il sait — dis-je — que vous êtes, chers sociétaires, dans une certaine mesure ses aides, les ouvriers du capital, les hommes de confiance, par excellence, du banquier et du commerçant.

Si M. le Sénateur **Rouvière** n'a pu de sa personne être auprès de nous, il nous envoie son bras droit, le Directeur du Mouvement général des fonds, que nous remercions en votre nom à tous, pour l'honneur qu'il fait à notre Société et pour les marques de bienveillance qu'il n'a cessé de nous donner dans l'organisation de ce cinquantenaire.

Je dois aussi vos remerciements à l'un de vos membres honoraires, M. le Député **Berteaux** un vieil ami que je suis heureux de voir assis à notre bureau. Nous pouvons dire, et vous le savez comme moi, qu'on trouve toujours M. **Berteaux** au milieu des travailleurs, disposé à leur donner son appui, son temps, sa chaude éloquence.

A mes côtés, je vois le représentant de M. le **Président du Conseil**; nous devons le remercier pour cette délicate attention, nous devons lui dire aussi merci pour les médailles qui vont être remises à quelques-uns d'entre vous.

Le **Ministre du Commerce** a voulu être représenté auprès de nous. Nous en sommes très touchés.

Ainsi les **Ministres de l'Intérieur, des Finances, du Commerce** ont voulu honorer votre travail d'absolue confiance et d'entier

dévouement, M. le **Ministre de l'Instruction Publique** l'a reconnu et vous en verrez, tout à l'heure, les reflets par quelques distinctions bien méritées.

Remercions le **Conseil Municipal** qui s'est fait représenter à notre fête par un des membres de son bureau.

Avant de donner la parole à M. le **représentant du Ministre des Finances**, je veux encore dire merci de votre part, chers sociétaires, à la belle assistance qui a répondu avec tant d'empressement à vos invitations. En venant ici avec des visages souriants et des toilettes élégantes, elle a voulu collaborer à votre fête et par sa cordialité, doubler la solennité de ce grand jour! (*Vifs applaudissements*).

M. le Président donne la parole à M. **Guernaut**, Sous-Directeur du Mouvement des fonds au Ministère des Finances, qui s'exprime en ces termes :

Messieurs,

M. Rouvier, ministre des Finances, retenu par des circonstances indépendantes de sa volonté, regrette de ne pouvoir assister au cinquantenaire de l'Association des Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris. Il a tenu, néanmoins, afin de donner une preuve de sa sollicitude à votre œuvre, à se faire représenter par un fonctionnaire de son administration. Je suis très honoré d'avoir été chargé de cette mission qui me permet d'apprécier encore davantage l'importance et l'utilité des services que vous rendez à tous.

Vous savez, Messieurs, quel intérêt particulier le Gouvernement de la République porte à toutes les œuvres de Mutualité et d'Assistance. Aussi, pour rendre hommage à votre Œuvre si particulièrement utile et dont les membres personnifient si dignement le dévouement à toute épreuve et la probité sans limite, M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, et M. le ministre de l'Instruction publique ont bien voulu, sur la proposition de M. le ministre des Finances, accorder à quelques-uns de vos principaux collaborateurs les distinctions honorifiques que je vais avoir l'honneur de vous annoncer. Si ces médailles

et si ces palmes sont surtout flatteuses pour ceux à qui elles sont attribuées, elles n'en honorent pas moins votre Association tout entière, et je suis convaincu qu'à ce titre elles seront pour vous un encouragement à persévérer dans l'œuvre que vous avez entreprise et à multiplier vos efforts pour vous rapprocher chaque jour davantage de l'idéal, de votre idéal de travail et de fraternité. (*Applaudissements.*)

M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, a bien voulu accorder des médailles de Mutualité.

A M. Perrin, secrétaire-adjoint,

A M. Humblot, membre du Comité

A M. Dutoya, membre du Comité.

M. le ministre de l'Instruction publique a accordé les palmes académiques ci-après. Mais M. Chaumié étant actuellement absent, les diplômes n'ont pu être signés. Ils seront remis ultérieurement aux intéressés. Voici les lauréats :

M. Ecochard, ancien Président de l'Association et actuellement son Secrétaire; Officier d'Académie.

M. Croset, membre du Comité et de la Commission de contrôle, officier d'Académie;

M. Mathey, membre du Comité, officier d'Académie;

M. Baud, membre de la Commission de contrôle, officier d'Académie;

M. Eyraud, trésorier-adjoint, officier d'Académie. (*Applaudissements redoublés.*)

M. **Berteaux**, Agent de change, Membre honoraire de la Société, prend la parole :

Mesdames et Messieurs,

J'ai répondu avec un vif plaisir à l'invitation qu'au nom du Bureau de votre Société, mon vieil ami et confrère Kindberg a bien voulu m'adresser. J'ai, en effet, des raisons multiples de témoigner à votre Association mon estime et ma sympathie. Professionnellement, depuis plus de vingt-cinq ans, je vois à l'œuvre ceux qui la compo-

sent : je sais de quel labeur, de quelle intégrité, de quel courage leur vie de chaque jour est faite; je sais les périls qui les menacent à chaque instant, soit sous la forme plus insinuante et plus perfide d'une main tendue qui cache quelquefois le poignard de l'assassin; je sais combien est honnête, combien est courageuse, combien est noble toute l'existence de ces Garçons de Recette de la Ville de Paris que chacun de nous peut rencontrer sur sa route, mais dont, plus que les autres, ceux qui les voient à l'œuvre chaque jour reconnaissent à la fois le courage, l'honnêteté et la probité. (*Applaudissements.*)

Il serait long à dresser le martyrologe de ceux qui ont été les victimes de leur profession! Messieurs, je ne veux pas, dans un beau jour de fête comme celui-ci, évoquer le souvenir de ces martyrs, mais je puis bien dire que leurs noms sont présents à tous vos esprits, présents à toutes vos mémoires, et il me semble que, lorsqu'une profession comporte de pareils risques et lorsque, joyeusement et noblement, on les affronte tous les jours, on a droit à l'estime et à la sympathie de tous les pouvoirs publics. (*Applaudissements.*)

Et c'est pourquoi j'ai tenu à apporter à l'Association le salut cordial du Parlement républicain; j'ai voulu venir ainsi lui témoigner toute l'estime, toute la sympathie que nous éprouvons non seulement pour la corporation, mais pour sa Société de secours mutuels dont nous fêtons aujourd'hui le cinquantième anniversaire. Ah! c'est une différence qu'il y a entre les individus et les collectivités comme la vôtre : les individus, lorsqu'ils fêtent leur cinquantenaire, n'en sont généralement pas beaucoup plus fiers pour cela : j'en sais quelque chose, l'ayant fêté moi-même l'année dernière. (*Rires.*)

Mais les Sociétés, au contraire, qui vivent longtemps, acquièrent chaque année des forces plus considérables et deviennent un instrument meilleur de pacification et de progrès social. C'est le cas de la vôtre. Je relisais tout à l'heure les quelques détails sur son fonctionnement, que donne le très beau programme qui vous a été distribué. Cinquante ans se sont écoulés depuis ses débuts et le nombre des membres de votre Association n'a fait que croître; ses capitaux sont devenus des millions, et, malgré les secours si généreusement et si libéralement distribués, la fortune collective de votre Association

reste une des plus considérables parmi celles des Sociétés analogues.

Et si, quittant un moment le domaine des intérêts matériels, je me reporte vers le bien moral qu'a pu faire votre Association, je constate que c'est un titre d'honneur que d'appartenir à votre Société. Quels sont les patrons qui, lorsqu'un garçon de recette se présente, ne lui posent pas cette première question : « Appartenez-vous à la Société de secours mutuels des Garçons de Recette? » et, lorsqu'on leur répond : « Oui », ils sont sûrs à l'avance que celui qui se présente devant eux est un honnête homme digne de toute leur confiance. (*Vifs applaudissements.*)

C'est qu'en effet il semble que l'honneur de chacun se vivifie, se fortifie et s'exalte au contact de l'honneur commun de votre Association. Aussi laissons dire les esprits chagrins, ceux qui vont répétant que notre France diminue, que les caractères s'abaissent. Montrons-leur les grandes et belles Associations comme la vôtre; montrons-leur ces humbles et ces courageux travailleurs qui, chaque jour, font preuve de plus d'attachement à leur devoir, de plus de dévouement à la cause commune, montrons-leur aussi les pouvoirs publics s'occupant de plus en plus non pas des réussites individuelles, qui sont trop souvent le résultat du hasard, mais des grandes et belles réussites qui, elles, sont la récompense de la pratique continue des plus nobles vertus collectives comme celles de votre Association et disons-leur bien haut qu'il ne diminue pas un pays qui compte des citoyens tels que vous et des pouvoirs publics qui leur témoignent toute leur sollicitude et leur plus affectueuse sympathie, sachant que par la solidarité et par la fraternité ils nous préparent un avenir plus radieux et une humanité meilleure. (*Applaudissements prolongés.*)

La Musique de la Garde Républicaine, termine la première partie de la matinée.

Deuxième Partie

Après l'exécution d'un nouveau morceau de musique, M. le **Président** donne la parole à M. **Arboux** *, Secrétaire-Général de la Ligue de la Prévoyance et de la Mutualité qui va donner des détails sur le fonctionnement de la Société.

Mesdames et Messieurs,

Les vastes proportions du lieu où nous sommes, le nombre exceptionnel des personnes conviées à cette fête, la présence en ce lieu de personnalités éminentes et celle d'artistes heureusement choisis pour nous donner ce beau concert, en frappant nos regards, parlent à notre esprit. Ils nous disent que cette fête a eu lieu sous les auspices de l'une des plus grandes et des plus solides Associations de la Mutualité parisienne : celle des Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris, qui vous remercie de votre présence ici et qui vous salue. (*Applaudissements.*)

Bien que l'éloge de la Mutualité comme institution de prévoyance ne soit plus à faire, puisqu'elle a pour but l'échange et la réciprocité des services, on peut dire qu'il y a de la part du public, une sympathie particulière pour certaines Sociétés de Mutualité, par exemple, pour celle des Infirmiers et des Infirmières qui donnent leurs soins à nos malades dans les hôpitaux; pour celle des Agents qui, quelquefois, doivent se dévouer et sacrifier leur vie pour l'ordre public; pour celle des Chauffeurs, des Mécaniciens, des Pêcheurs ou des Marins. On peut dire aussi, et j'estime qu'on a raison de le penser, que la Société des Garçons de Caisse et de Recette a droit à une pareille sympathie. On sent peser sur elle, dans notre Société où la puissance du capital, vous le savez, est énorme, autant qu'elle ait pu l'être, soit au cours des civilisations antiques, soit au début des temps modernes, on sent, dis-je, peser sur elle je ne sais quel danger particulier qui vient de ce que ceux qui lui appartiennent manient, remuent, portent l'argent. Leur costume est populaire; il les pare, mais il les signale. Ces dépositaires momentanés du capital sont exposés (nous en

avons eu la preuve encore par des procès récents) à des dangers auxquels échappent ceux-là mêmes qu'on a nommés de cette expression dont je me sers parce qu'elle est consacrée : les hauts barons de la Finance. (*Nouveaux applaudissements.*)

Or, cette Association nous réunit aujourd'hui pour célébrer le cinquantenaire de sa fondation.

Elle fut régie, dès sa fondation, par le décret loi du 26 mars 1852, déjà favorable aux Sociétés, mais encore trop peu libéral. Le 23 octobre 1853, elle présentait son premier compte financier, et, aujourd'hui, après cinquante ans, elle nous en apporte un autre dont il faut la féliciter, un nouveau compte qui est singulièrement rassurant, ainsi que vous allez en avoir la preuve par quelques chiffres. Pendant ces cinquante ans, elle a eu 3 millions $\frac{1}{2}$ de recettes; elle a dépensé 2 millions 300.000 francs; (je ne prends que les chiffres ronds) et elle a aujourd'hui en réserve treize cent mille francs. Elle a dépensé en secours particuliers 81.890 francs. Elle se compose de 744 membres participants, en dehors desquels, chose digne de remarque, elle a encore pour la pleine activité de leur participation, 423 membres honoraires. Elle distribue la retraite à un nombre très respectable de pensionnés, 235, ce qui revient à dire qu'elle assure une vieillesse tranquille, respectée et honorée à 235 vieillards. Que vous en semble? Est-ce que ces services-là ne valent pas la peine d'être rappelés?

Mais je veux entrer encore un peu plus dans le détail. Nous pourrions dire qu'elle a dépensé 92.000 francs et au delà pour ses malades; qu'elle a distribué 27.267 francs à ses veuves, les pauvres veuves qu'on oublie si souvent, parce qu'on est trop naturellement porté à ne penser qu'à l'enfant sur qui repose toute espérance d'avenir. Elle a dépensé 71.373 francs en frais amenés par des convois funèbres, et, aujourd'hui elle peut déclarer qu'elle a 919.194 francs qui lui sont venus par les membres honoraires.

Aussi, Mesdames et Messieurs adresse-t-elle avec effusion l'hommage de sa gratitude à ces agents de change, à ces financiers, à ces banquiers, à ces membres de grandes Compagnies qui lui ont prodigué ces dons généreux. Mais elle réserve un hommage particulier, et vous n'en serez pas surpris, à son principal bienfaiteur, M. Claude Laurent

Doüaud, qui laissa aux garçons de Caisse et de Recettes, toute sa fortune, c'est-à-dire une maison rue Saint-Georges, une somme de 250.000 francs affectée à l'entretien de cet immeuble, et 20.000 francs de rente, par testament du 20 mars 1839, don magnifique d'un travailleur heureux et économe à d'autres travailleurs. (*Applaudissements.*)

Il avait une sympathie particulière pour ces Garçons de Caisse et de Recette; il les trouvait simples, modestes, courageux : il voulut les favoriser. Bien que cette fortune ait été donnée à la Corporation tout entière, la Société en a profité et en profite encore dans une large mesure. Touchante a été l'idée du legs, touchant aussi est l'hommage qui est rendu chaque année à l'homme auquel il est dû. Chaque année, la Société va faire un pèlerinage à son monument, comme, ailleurs, les fidèles vont à la Mecque ou à Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais ici, il y a quelque chose de plus émouvant et de plus louable. Les Garçons de Caisse et de Recettes ont voulu entretenir en eux le feu sacré de la reconnaissance. Oui, c'est ce feu qu'ils tiennent toujours allumé; mais non point, comme dans l'antiquité, sur l'inutile autel de Vesta. Celui-ci, grâce à la démocratie se consume utilement pour nous-mêmes et pour les autres sur l'autel de la fraternité. (*Applaudissements prolongés.*)

N'est-il pas bon, Mesdames et Messieurs, d'appartenir à une telle Société, de participer à ses efforts et à ses succès, à ses sacrifices et à ses espérances? Or, à quoi sont-ils dus? Ils sont dus à la Mutualité, à la Mutualité qu'on peut résumer tout entière, idées et sentiments, droits et obligations, méthode et résultats, dans ces trois mots : Prévoyance, Epargne, Association, comme Platon résumait dans les idées premières tout ce qui fait partie de l'univers; ou comme notre ancienne et grande République, qui savait s'élever aux plus hautes conceptions de l'esprit, avait résumé, toutes les aspirations de la démocratie moderne, dans ces trois mots, devise un peu idéale, mais qui devient chaque jour de plus en plus une réalité : Liberté, Egalité, Fraternité! (*Vifs applaudissements.*)

La prévoyance, je l'ai définie dès longtemps l'esprit d'ordre et d'économie appliqué à se secourir soi-même en vue de l'avenir. Il faut le dire, l'éducation de la prévoyance est à faire en tout pays. On ne

la trouve pas souvent dans la jeunesse, qui regarde au-dessus de sa tête et qui voit le ciel bleu, les horizons empourprés, se laissant aller au bercement de ces illusions un peu naïves et ne se figurant pas qu'elle doive voir arriver quelque jour la maladie ou la vieillesse ! Oui, c'est une éducation à faire.

« On dit que le célèbre philosophe Socrate, se promenant un jour dans les rues d'Athènes, rencontra l'un de ces hommes qu'on appelle des phrénologues. Vous savez ce que c'est, Mesdames et Messieurs : ce sont ces personnes qui, en touchant les bosses de notre tête, prétendent découvrir quelle est notre humeur et quel est habituellement notre caractère. Celui-ci s'approcha et, après avoir touché la tête de Socrate, il lui dit : « Grand philosophe, j'ai quelque chose à t'apprendre : tu as les bosses de la débauche et de l'ivrognerie. » — « Tu vois, répondit Socrate sans se déconcerter, quelle est la puissance de ma philosophie : c'est par elle que j'ai pu me mettre au-dessus de pareils vices et en triompher. » Il est possible également d'apprendre la prévoyance, bien qu'on n'y soit pas naturellement porté dans la jeunesse.

La prévoyance, elle est en nous à l'état d'instinct qui se manifeste déjà lorsque nous savons nous montrer capables d'initiative individuelle.

Or, cette initiative, il faut le dire, on ne cherchait pas jadis à la développer chez les citoyens. Sous l'ancien régime on était bien aise que l'homme regardât vers le pouvoir et qu'il attendit tout de lui. On était assez porté à se placer à ce point de vue, fourni par l'éducation du temps et à penser. « Si j'ai quelque besoin, l'Etat y pourvoira. » Ne le voit-on pas aujourd'hui ? Lorsque les travailleurs sont malades, ne vont-ils pas dans les hôpitaux ? On se dit aussi : « Attendons la vieillesse, et alors l'Etat se chargera de nous. » Singulière illusion, qui a causé des mécomptes anciens et récents en fait d'obligation appliquée à la retraite, parce qu'il se trouve toujours des personnes qui aiment mieux le travail fait que le travail à faire, lorsque l'Etat veut bien se donner de la peine à notre place. (*Rires.*)

Il y a plus : nous avons cette obligation de la prévoyance, parce qu'elle est devant nous à l'état de devoir, et en nous, à l'état d'obli-

gation morale. Oui, il faut que nous sachions prévoir. Vous le savez, l'insecte prévoit, l'animal prévoit : il se met à l'abri lorsqu'il sent venir la tempête; il émigre lorsqu'approche la saison des frimas, et l'on a souvent cité en exemple la fourmi qui n'a pas besoin qu'on l'avertisse pour amasser des provisions dans ses greniers en vue de la saison mauvaise. Comment donc l'homme ne serait-il pas prévoyant? Nous qui avons l'instruction et l'éducation, nous qui avons les avertissements de l'expérience quotidiens, nous qui avons l'exemple des autres, nous n'aurions pas cette vertu? Allons donc! En tout cas, si nous l'oublions, la nature sait bien nous prouver quelle est notre erreur. La vieillesse arrive et alors nous sommes sans ressources. Hélas! vous le savez bien, si nous n'avons pas su nous soustraire à ses lois fatales, la nature n'a pas pitié de nous! Ainsi, cette initiative, recommandons-la, fortifions-la, pratiquons-la : elle est par excellence la vertu des démocraties. Mesdames et Messieurs, c'est l'initiative du Tiers-Etat, ne l'oublions pas, qui nous a débarrassé d'un certain respect suranné des privilèges et qui nous a donné cette égalité devant la loi dont nous jouissons aujourd'hui; c'est l'initiative d'un Washington et de ses amis qui a débarrassé les Etats-Unis d'Amérique d'un protectorat encombrant et qui a donné la liberté à ceux qui avaient trop longtemps subi la servitude; c'est, parmi nous et jusque chez les enfants, l'initiative de l'écolier qui seconde ses maîtres, ses professeurs, lorsqu'il est de ceux qui savent recevoir l'instruction avec plaisir, et ne la point subir comme un fardeau; c'est l'initiative qui pousse le père de famille à préserver du dénûment sa femme et ses enfants pour le cas où il leur serait enlevé avant la vieillesse; et enfin c'est l'initiative qu'on a toujours louée dans notre armée, quand on dit que nos soldats savent se remuer, se débrouiller sur le terrain, et c'est elle, il faut nous en souvenir avec reconnaissance, oui, c'est elle, un jour, qui, à la voix de Dumouriez et aux accents de la *Marseillaise* a entraîné nos jeunes soldats, sous la mitraille des plus vieilles troupes de l'Europe, des pentes en feu de Jemmapes à l'Hôtel de Ville de Mons, et qui a donné l'une de ses plus brillantes, l'une de ses immortelles victoires à notre première République! (*Applaudissements redoublés.*)

Encore n'est-ce là que la prévoyance en nous-mêmes. On pourrait

dire qu'elle s'applique à tout, hors de nous, à la grêle, à l'inondation, à l'incendie, à la maladie, à la vieillesse, à la mort. Elle ménage des ressources à ceux qui continuent la famille après nous. Bien plus, elle rend les plus grands services à la société, et je tiens à le dire ici, au milieu des membres d'une Société de secours mutuels et de tant de mutualistes : il y a deux qualités, deux vertus qui distinguent presque tous ceux qui composent nos Sociétés. L'une, c'est la tempérance. Un médecin connu disait naguère : « Je dois rendre hommage aux Sociétés de secours mutuels. Depuis que je suis appelé à donner des soins à leurs membres, je n'ai pas eu à soigner un seul alcoolique — précieux hommage en effet, éloge qu'il faut relever au temps où nous sommes, et lorsqu'au dehors on parle si souvent de ce danger toujours grandissant.

L'autre vertu qu'il ne faut pas non plus passer sous silence, c'est l'abstention tout honorable de crimes et de délits. Le fait est bien connu. Nous ne contribuons que par de très rares unités à la statistique générale de la criminalité. (*Applaudissements.*)

Après la prévoyance, l'épargne. Ah ! parmi nous, l'éloge de l'épargne n'est plus à faire. Nous savons honorer les La Rochefoucauld-Liancourt, les Benjamin Delessert, les Lambert, les Leclaire, les Godin, qui nous l'ont enseignée. On ne saurait rien dire en faveur de notre peuple qui fût plus significatif que ceci : Il a su épargner quatre milliards déposés par lui dans les Caisses publiques. Mais ce qui est certain, c'est que la Mutualité féconde l'épargne. Elle est le plus merveilleux instrument d'économie dont il soit possible de se servir. Que dis-je, un instrument?... Elle est bien plus : elle est une personne. Elle a une âme pour nous, et cette âme est faite de nos meilleurs sentiments, de toutes nos aspirations vers le mieux, d'un sincère amour pour nos semblables. Elle nous élève au-dessus de nous-mêmes. Elle nous parle aussi, nous excite ou nous retient. Comme une mère, elle s'occupe de nous depuis le berceau jusqu'à la tombe. A tous les moments de la vie, tant qu'il reste un avenir devant nous, elle s'occupe d'en assurer le cours paisible, de nous donner le bien moral et le bien matériel.

Le bien matériel, ai-je dit. Ah ! vous en avez ici la démonstration

sous les yeux. N'est-ce rien que la grande et imposante Assemblée que j'ai devant moi ? Ne faut-il pas une Société bien prospère pour la réunir sans un trop grand effort ? N'est-ce rien, ce million qu'elle a pu placer dans sa caisse de réserve ? N'est-ce rien, cette faculté nouvelle dont elle veut user encore et que nous accorde la loi, la formation d'Unions de Sociétés ? Aujourd'hui, nous pouvons soigner nos malades sans avoir recours avec trop d'insistance à la bonne volonté des médecins ou des pharmaciens. N'est-ce rien d'avoir assuré de si nombreuses retraites ? N'est-ce rien d'avoir sa large part des trois cents beaux millions qui représentent aujourd'hui l'épargne de la mutualité française ?

J'ajoute que le bien moral découle de celui-là. Entendons-nous. Je ne prétends pas qu'une trop large aisance ou la fortune elle-même donnent toujours la moralité. On a dit, non sans vérité, que la richesse a souvent un effet corrupteur ; elle peut nous pousser à l'égoïsme, à la recherche des jouissances matérielles, si nous ne savons pas la posséder, avec quelque élévation et si c'est elle qui nous possède. Mais je parle ici du bien moral qui peut être accompli par la Mutualité qui, pour ceux qui la comprennent et qui l'aiment, signifie : travail, éducation, vertu, et ce que j'ai dit, je le prouve si vous le voulez bien, en parlant tour à tour de ces trois grands fléaux dont on nous entretient sans cesse : l'intempérance, la tuberculose et la dépopulation.

L'intempérance ? ah ! ne craignons pas que le Mutualiste s'y livre. Il se garde bien d'aller porter dans les établissements de consommation un argent, une économie qui sont nécessaires pour sa famille. Il a retenu cet avis de la Sagesse éternelle : « Méfie-toi du vin quand il reluit dans la coupe et qu'il est rouge, car il mord comme le serpent et il pique comme le basilic. »

Il se préoccupe du danger effrayant de la tuberculose et, sitôt qu'on a eu fondé un sanatorium, vous en êtes témoins, les employés des Postes, les instituteurs et les institutrices et diverses autres institutions de prévoyance se sont préoccupées d'en fonder elles-mêmes.

Il aime la famille, et n'irait pas engloutir dans une instance en divorce le fruit de ses modestes économies. C'est un bon citoyen,

ennemi du gaspillage, et je me rappelle souvent, lorsque je parle de lui, ce que disait un jour Gavarni, ou plutôt ce qu'il faisait dire à deux de ses personnages dans une scène comique. Madame et Monsieur parlent des dettes de la communauté et se demandent comment ils pourront bien les payer. Tout à coup, on sonne : c'est une modiste qui apporte un nouveau chapeau à madame. — « Allons, dit le mari, encore une dépense ! Il n'y en avait pas assez ! Où veux-tu que je prenne de l'argent ? » — « Ah ! mais tu n'es pas raisonnable, répond la femme. Il faut cependant bien que je me coiffe ! Est-ce que cela te fâche ? » — « Oh ! non, seulement je me dis toujours que ces dépenses exagérées sont inexplicables. Tu as si peu de tête et tant de chapeaux ! » (*Rires et applaudissements.*)

Eh bien, il n'en est pas ainsi de la Mutualité. C'est la proposition retournée : Nous aimons mieux avoir beaucoup de tête et peu de chapeaux ! (*Rires.*)

Enfin l'association complète ce qu'avait fait l'épargne et la prévoyance. Ah ! certes, l'association rend ailleurs de grands services. Nous connaissons bien les Sociétés financières et industrielles, et nous savons quel usage elles font de ces capitaux qu'elles ont d'abord recueillis, les semant partout, afin de préparer les grandes moissons prochaines. Mais, dans la Mutualité, le résultat est plus merveilleux encore, et d'autant plus que le sacrifice exigé au début est plus modeste. Voyez la Société des Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris. Combien est-on pour réaliser cette magnifique économie dont nous vous avons entretenus il n'y a qu'un moment ? Ils ont compté en tout, depuis le début, c'est-à-dire en cinquante ans, 1.619 membres dans leur Société, et ils ont réussi après avoir pourvu à tous les besoins, à mettre en réserve un million et demi ! Est-ce que ces chiffres ne sont pas éloquentes ? Est-ce que nous n'avons pas raison, après cela, de vous dire : « Attachez-vous à cette institution ; favorisez-la de tout votre pouvoir, et s'il est possible, venez à elle. » Voilà l'un des bienfaits de l'association.

Mais il y en a encore un autre, et nous rendrons deux services au pays. Vous avez su qu'on a essayé, vainement, d'établir, l'année dernière, l'obligation de la retraite. On demandait à l'Etat, seulement,

un cadeau annuel de quatre ou cinq cents millions (*rires*), et l'on paraissait s'étonner qu'il ne se hâtait pas de les fournir. Aujourd'hui, au lieu d'en donner, c'est à une tout autre opération qu'il pense, à un emprunt, dit-on. Ainsi, ne comptons pas sur ce moyen. Mais promettons, et l'on peut en cela compter sur notre parole, que si l'on veut utiliser la Mutualité on mènera tout à bien.

Nous sommes organisés pour cela et il n'y a qu'à développer encore notre organisation, de plus nous savons nous dévouer, nous autres mutualistes, apportons notre contribution gratuite et désintéressée à la gestion du bien commun, travailler chaque jour pour nos Sociétés et au besoin leur donner nos veilles lorsque le travail du jour nous a retenus ailleurs, nous dispenserons l'Etat de créer coûteusement de nouveaux fonctionnaires et nous organiserons la vraie retraite par les Caisses régionales autonomes. Voilà le premier service.

Et voici le second : Nous voulons permettre à l'Etat de réaliser des économies sur les dépenses de l'Assistance publique. On a fait ce compte naguère, il est véritablement instructif. On a recherché, depuis 1880, quelle somme avait été dépensée par elle dans notre pays, et on a trouvé qu'il avait été distribué cinq milliards, cette assistance ayant coûté à l'Etat la somme ronde que je viens de rappeler, on s'est informé ensuite des subventions qui avaient été accordées aux Sociétés de secours mutuels, et il s'est trouvé qu'on n'avait donné que 17 millions à ces Sociétés. Eh bien, nous demandons qu'on étende ces derniers secours qui sont si féconds et si utiles, et nous affirmons que la tâche de l'Etat sera facilitée, parce que nous savons ce que vaut la Mutualité, parce que ce qui importe en elle, ce n'est pas uniquement l'argent qu'on dépense ou l'obole que l'on apporte à la Caisse commune, c'est surtout le sentiment qui entretient notre préférence pour elle, et c'est notre dévouement profond, sincère et quotidien à la cause commune! (*Salve d'applaudissements.*)

Je termine, Mesdames et Messieurs, en rappelant que ces trois mots, prévoyance, épargne, association, peuvent être écrits sur la bannière des Garçons de Caisse et de Recette, comme sur celle de toutes nos bonnes Sociétés de secours mutuels. Encore faut-il ajouter, pour eux, qu'ils ont beaucoup d'activité, de patience, parfois une

probité qui n'est pas commune, et que la vigilance est leur premier devoir professionnel. Aussi dirai-je en concluant : Honneur aux Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris. Avoir agi ainsi qu'ils l'ont fait pendant cinquante ans, avoir rendu tant de services particuliers et sociaux, c'est avoir bien mérité de la Patrie! (*Applaudissements.*)

Honneur aussi et reconnaissance à leurs membres honoraires, à ceux qui leur ont fourni les neuf cent mille francs de leur réserve et qui sont venus en grand nombre assister à cette fête. A vous tous, Mesdames et Messieurs, salut et fraternité! (*Applaudissements.*)

Qu'il s'agisse d'une grande Société telle que celle-ci ou de notre Mutualité tout entière, il me revient souvent une strophe de Victor Hugo qui terminera ce discours en l'illustrant et que je vous demande la permission de vous dire. Elle s'applique à merveille aussi bien à ce vaisseau de la Mutualité qui vogue à pleines voiles vers nos plages où il est attendu, poursuivant un voyage heureux, qu'à la barque romantique sur laquelle les poètes aiment à se laisser bercer :

C'est un navire magnifique
Bercé sur le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'Orient.
Toujours, en avant de sa voile,
On voit cheminer une étoile
Qui scintille à l'œil ébloui.
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui!

Cette image, dis-je, convient à merveille à cette Mutualité contemporaine en continuel progrès, qui a doublé son personnel et triplé ses ressources depuis dix ans. Aussi est-ce en bons concitoyens que nous vous engageons à vous joindre à nous si vous le pouvez, à nous continuer votre sympathie qui nous est si précieuse et tout au moins, participons ensemble à cette œuvre commune qui est la paix sociale et à ce cher travail, l'union des intelligences et des cœurs pour la famille et la patrie. (*Triple salve d'applaudissements.*)

Après le discours de M. **Arboux**, M. **Régnard** (p. I.), Secrétaire de l'Association des Artistes dramatiques, le très dévoué organisateur de la partie artistique de notre Fête, annonce que le concert va commencer.

Nous donnons ci-contre le programme de la partie artistique et nous sommes heureux d'ajouter que d'un bout à l'autre, il a été exécuté supérieurement, soit par la Musique de la Garde Républicaine, soit par des Artistes de talent que M. **Régnard** a su choisir pour le plus grand plaisir de l'auditoire qui, d'ailleurs, n'a pas ménagé ses applaudissements.

PROGRAMME

Musique de la Garde Républicaine, Chef : M. G. PARÈS

PREMIÈRE PARTIE

- | | |
|--|---------------------|
| 1. Ouverture de Ruy Blas | MENDELSSOHN. |
| 2. Aubade à Carmen | Paul FAUCHEZ. |
| La Brise et l'Echo | J. LASSAIGUES. |
| Par Mme Augusta POUGET. | |
| 3. Le Récit de Thérémène | GRENET-DANCOURT. |
| Le Corbeau et le Renard | XXX. |
| Par M. REGNARD. | |
| 4. Le Credo | Jane VIEU. |
| Au clair de la Lune | MARINIER. |
| Par Mme de SAINCY. | |
| 5. Artistes des Cours | AILLAUD et DAULNAY. |
| L'invitation de M. Lévy | GERNY. |
| Par M. VAUNEL. | |
| 6. A présent que t'es vieux | XXX. |
| L'Ouvreuse | XXX. |
| Par Mme Camille STEFANI. | |
| 7. Monologues | XXX. |
| Par M. TERVIL. | |
| 8. Final | César FRANCK. |
| Par M. Louis VIERNE, organiste de Notre-Dame de Paris. | |
| Les Deux Pigeons | A. MESSENGER. |

DEUXIÈME PARTIE

- | | |
|--|------------------|
| 9. Marche de Triomphe | G. PARÈS. |
| 10. Conférence sur les travaux de l'Association | |
| Par M. ARBOUX, Secrétaire général de la Ligue de la Mutualité. | |
| 11. La Jalousie d'Alain | Jean RAMEAU |
| Adaptation musicale d'Émile DENS. | |
| La Sirène | Yann NIBOR. |
| Par Mlle Louise DAUVILLE. | |
| 12. L'Homme au Sable (Berceuse) | A. RIEU. |
| Parrains et Marraines | BOUSSAGOL. |
| Par M. CARON. | |
| 13. Toccata | WIDOR. |
| Par M. Louis VIERNE, organiste de Notre-Dame de Paris. | |
| 14. L'Héritage du Grand-Père | Eugène LE MOUËL. |
| La Brouette | Edmond ROSTAND. |
| Par M. BREMONT. | |
| 15. Serment d'amour | AUDRAN. |
| Verduronnelle | WEKERLIN. |
| Par Mlle Léonie RICHARD. | |
| 16. Paysanneries | XXX. |
| Par Mlle Marguerite FAVART. | |
| 17. M. Dominique BONNAUD, dans ses Œuvres | |
| 18. Une Soirée mondaine | XXX. |
| Grande scène d'imitation par M. SAIDREAU. | |

Le Piano d'accompagnement, gracieusement offert par la Maison PLEYEL-WOLFF, sera tenu par
M. Jules LASSAIGUES. L'Orgue de la Maison CAVAILLÉ-COLL par M. Louis VIERNE.

Organisateurs Régisseurs : MM. V. RÉGNARD et H. VIVENIS.

Avant de quitter la Salle, tous les artistes ont tenu à nous exprimer, par l'entremise de M. Régnard, la satisfaction qu'ils ont éprouvé pour les prévenances que nous avons eues à leur égard.

Il leur sera toujours agréable de nous prêter leur concours, chaque fois qu'il nous sera nécessaire.

Une mention spéciale est due à notre Agent-Comptable, faisant fonctions de Régisseur, et dont l'activité et la compétence ont été très remarquées.

Le concert aussitôt terminé, M. le **Président** clôt la séance en adressant des remerciements, de la part de la Société, à toutes les personnes qui ont bien voulu honorer cette solennité de leur présence. Et, ainsi qu'il a été convenu à l'avance, il rappelle aux personnes devant assister au Banquet, que des breacks sont mis gracieusement à leur disposition, sur la place du Trocadéro, pour les transporter à l'Hôtel Moderne.

BANQUET

A huit heures du soir, les Salons de l'*Hôtel Moderne* présentaient une animation extraordinaire.

En effet, plus de trois cents convives se trouvaient réunis pour le Banquet; parmi ce nombre beaucoup de dames apportant avec elles le charme de leur présence et l'éclat de leurs fraîches toilettes.

A huit heures un quart, l'Union Musicale du VIII^e arrondissement exécute *la Marseillaise*, pour saluer l'entrée de M. **Kindberg**, Président de la Société, et de M^{me} **Kindberg** qui, non seulement nous avait consacré son après-midi, mais voulait aussi nous faire l'honneur d'être des nôtres le soir.

A la table d'honneur, aux côtés de M. **Kindberg**, présidant le Banquet, et de M^{me} **Kindberg**, se trouvaient : M. **Absil**, vice-Président de la Société, et M^{me} **Absil**, qui avait bien voulu accompagner son père; M. **Arboux**, secrétaire général de la *Ligue Nationale de la Prévoyance et de la Mutualité*; M. **Elion**, secrétaire honoraire de la Société; les membres du Bureau du Comité d'organisation de la fête : MM. **Ecochard**, **Mathey** (V), **Baud** (J), **Eyraud**, **Perrin** (L.-E.), **Croset** (Louis), **Humblot** et **Dutoya**.

M^{me} Anatole **Moreaux**, qui avait reçu dans la journée même, une médaille d'argent des mains de M. le Président, pour le dévouement qu'elle n'a cessé d'apporter aux femmes des sociétaires ayant eu besoin de ses soins, se trouvait également à la table d'honneur, avec son mari, M. A. **Moreaux**.

M **Laurent**, trésorier de la Société, s'était fait excuser de ne pouvoir être au milieu de nous; une réunion de famille étant la cause de cette absence.

L'*Hôtel Moderne*, où nous sommes toujours si bien accueillis au

moment de notre bal annuel, s'était surpassé dans son menu et avait organisé un service ne laissant rien à désirer.

L'excellent orchestre, l'Union Musicale du VIII^e arrondissement avait bien voulu nous prêter son gracieux concours, il a fait entendre, pendant le repas, les meilleurs morceaux de son répertoire qui tous ont été très applaudis; nous en reproduisons ci-dessous, le programme, en indiquant les noms de ses principaux chefs auxquels nous tenons à témoigner ici nos remerciements les plus sincères.

UNION MUSICALE DU VIII^e ARRONDISSEMENT

Siège social : 8^{bis}, Rue de Lisbonne

SOUS LA DIRECTION DE

M. G. D'ESTRÉES, I. 
Président.

MM. ROBIN et BOUCHERON,
Vice-Présidents.

M. Aug. VINCENT A. *, Directeur.*

M. PRÉVOST, *Sous-Directeur.*

PROGRAMME

1. *Patrie, Allegro*..... BOISSON.
 2. *Ouverture de Jeanne Maillotte*..... REYNAUD.
 3. *Hylde, Polka pour Piston*..... »
Soliste : M. DELARUE.
 4. *Fiançailles, Valse*..... WESLY.
 5. *Une Soirée près du Lac, Mazurka pour Hautbois* L'HARMONIE.
Soliste : M. MARTIN.
 6. *La Tourterelle, Polka pour Flûte*..... L'HARMONIE.
Soliste : M. RISSER.
-

La plus franche gaité n'a cessé de régner pendant tout le temps du Banquet. Tous les visages exprimaient la joie la plus vive, et ce n'était pas le moindre attrait de cette réunion familiale que de voir tout ce monde animé d'un même sentiment de cordialité qui dénotait le plaisir éprouvé par chacun des convives de terminer ainsi une journée aussi mémorable.

A la fin du repas, M. **Kindberg**, Président, prend la parole en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

Vous avez tenu, pour fêter le cinquantenaire de notre Société, à donner une fête qui a été vraiment magnifique de tous points et réussie sans conteste. Permettez-moi, au nom de tous vos membres honoraires, de vous remercier de votre aimable accueil, de l'accueil tout à fait chaleureux que vous avez fait aujourd'hui à tous, et c'est au nom de tous les membres de notre Société que je dis merci de cœur. En outre de cela, je tiens à dire encore combien votre fête a été extrêmement réussie, combien votre Société doit, comme je vous l'ai dit tantôt, en avoir quelque reflet, et en tirer quelque prospérité, puisque vous avez vu tout l'intérêt qu'y ont porté tous les pouvoirs publics; tous les ministres se sont fait représenter à notre fête en accordant un certain nombre de récompenses, et non pas des moindres, puisqu'elles sont assez rares, ces récompenses, pour nos Sociétés. Elles sont plus fréquentes dans le monde artistique un peu moins dans le monde des travailleurs, ce que je regrette tout le premier. Je tiens à constater que tout le monde s'intéresse à vous et, dans ces conditions, permettez-moi de boire à la prospérité de votre société (*Applaudissements*); aux membres du Comité qui n'ont pas failli un instant au travail consacré à cette organisation qui n'a manqué sur aucun point, et à vous tous, Messieurs, que je puis assurer encore une fois de mon zèle, car je suis fier et heureux d'être votre Président (*Applaudissements*).

Il me reste encore un petit devoir à accomplir. Depuis plusieurs années, le Conseil du Bal des garçons, de caisse et de recette de la

Ville de Paris a décidé, d'un commun accord, de faire frapper une médaille personnifiant la Mutualité. Cette médaille est décernée tous les ans à quatre membres du Comité dont le zèle et le dévouement ne se sont jamais ralentis lorsqu'il s'est agi de venir en aide aux veuves et aux orphelins de la Société. Cette année, à l'occasion du Cinquantenaire, votre Comité a été plus généreux, il a décidé de faire frapper six médailles décernées à Messieurs **Ecochard, Moreaux (A.), Gautheron, Lefebvre, Volant et Renaut**. Nous pensons que ces choix auront l'approbation de tous ceux qui ont pu apprécier le zèle de vos collègues ; quant à moi, je suis heureux et reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à remettre de telles récompenses à ceux qui les ont si bien méritées. (*Applaudissements répétés*).

M. **Ecochard**, Président du Comité d'organisation, prononce le discours suivant :

Mesdames et Messieurs,

M. le Président a porté tout à l'heure un toast à l'aimable assistance qui se trouve à ce Banquet, ainsi qu'à nos Membres honoraires, dont le généreux concours aide si puissamment au développement toujours croissant de notre Société.

Permettez-moi, à mon tour, de lever mon verre à la santé de M. le Président et à celle des Membres de notre Bureau, qui se montrent sans cesse si dévoués et si bienveillants à notre égard. Nous sommes heureux d'avoir de pareils chefs à notre tête ; c'est sous leur inspiration que nous rendons quelques services à la Société ; aussi y a-t-il lieu de leur en attribuer tout le mérite, car nous ne faisons que suivre leur exemple. (*Applaudissements.*)

Au sujet de la bienveillance, je me rappelle que, dernièrement, je remerciais une personne qui avait été très bienveillante à l'égard d'un membre de ma famille, et je lui en témoignais toute ma reconnaissance.

Un magistrat de nos amis qui se trouvait avec nous me dit : Vous

avez raison de remercier Monsieur, car la bienveillance est maintenant une fleur qui devient très rare; on finit même par ne plus la cultiver!

Si ce magistrat s'était trouvé aujourd'hui au Palais du Trocadéro, il aurait tenu un autre langage. En effet, jamais la bienveillance ne s'est montrée sous un jour plus favorable. On peut dire que cette fleur s'est épanouie au grand soleil et que son parfum s'est répandu dans la salle entière lorsqu'il a été question de notre Société! (*Applaudissements.*)

Je tiens également à porter un toast à **M. Arboux** (*Applaudissements.*) Il a certainement répondu à notre plus cher désir, en parlant si bien des Sociétés de secours mutuels en général, et de la nôtre en particulier (*Applaudissements.*)

M. Arboux est dans un milieu où l'on s'occupe beaucoup de sociétés de secours mutuels. Si vous assistiez, quelquefois, aux séances de la *Ligue de la Mutualité*, qui se tiennent à la mairie du VI^e arrondissement, et dont **M. Lourties**, sénateur, est le digne Président, vous vous rendriez un compte plus exact des grands services rendus au monde mutualiste par une pléiade d'hommes de bien, dont la vie se passe à traiter toutes les questions qui intéressent nos Sociétés; ils se mettent en contact avec les Pouvoirs publics, afin d'aplanir des difficultés qui nous seraient souvent préjudiciables.

Et si **M. Arboux**, le secrétaire général de cette Ligue, a parlé tantôt avec tant de chaleur des Membres participants de notre Société, c'est parce qu'il connaît les Garçons de Recette; il n'ignore pas ce que l'on peut attendre de ceux qui font partie de la Corporation! Moi-même, comme Secrétaire de notre Société, je puis confirmer ses paroles. Oui, j'atteste avec sincérité que parmi notre grand nombre, il est rare, si rare, qu'on n'en parle jamais, qu'il soit question de défaillances. Or, quand une Société représente le travail, l'honneur, la probité, on comprend très bien que **M. Arboux** en ait parlé avec cette autorité, cette puissance de langage, qui a mérité les bravos de l'auditoire. (*Applaudissements.*)

Nous avons également à remercier la Presse. Un grand nombre de journaux se sont fait représenter à notre fête. Je vois même, ici, quelques-uns de leurs rédacteurs. Bien que ma mémoire me fasse un peu

défaut, je crois, néanmoins, reconnaître des rédacteurs du *Journal*, du *Rappel*, du *Petit Bleu*, du *Français*, du *Savoyard de Paris*, de l'*Agence Nationale*, et d'autres encore, dont les noms m'échappent. Voyez-vous, à notre époque, la Presse s'occupe de tout; mais elle aime, notamment, à mettre en relief, les choses bonnes et utiles. Aussi, lorsqu'une solennité comme celle d'aujourd'hui se présente, la Presse se fait un devoir d'y assister.

Nous remercions bien vivement les représentants des journaux de leur présence. Nous sommes reconnaissants et très honorés du sacrifice qu'ils ont fait de leur journée pour se rendre au milieu de nous, afin de savoir ce qu'était une Société de Garçons de Recette. (*Applaudissements.*)

Nous n'aurions garde d'oublier dans nos remerciements ceux qui s'adressent à l'excellente Harmonie du VIII^e arrondissement. Merci au vice-président, M. **Robin**, l'homme le plus aimable qu'il soit possible de rencontrer, et au chef de musique, M. Auguste **Vincent**, qui fait partie des nôtres, à titre de sociétaire.

Les morceaux du répertoire, joués jusqu'alors, en doublant le charme de cette soirée, ont mérité les bravos de toute l'assistance. (*Applaudissements.*)

En prenant la parole, je me suis fait l'interprète de tous mes camarades; ils approuveront, j'en suis sûr, et les toasts portés, et les remerciements adressés aux personnes qui, à cette belle fête, nous ont donné des preuves d'une bienveillante sympathie, dont nous conserverons le meilleur souvenir. (*Applaudissements redoublés.*)

M. **Arboux**, Secrétaire général de la *Ligue Nationale de la Prévoyance et de la Mutualité*, se lève à son tour et s'exprime ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Je remarquais aujourd'hui que les chanteurs qui ont participé à notre concert avaient soin, quand ils avaient cinq ou six couplets dans leur romance, de n'en chanter que trois d'abord (*Rires*), et puis ils faisaient mine de s'en aller. Alors, on entendait des applaudissements discrets, qui

devenaient plus forts au quatrième couplet, et finissaient par éclater comme un tonnerre après le cinquième ou le sixième. Je regrette bien de n'avoir pas usé de leur procédé, car il me resterait encore un ou deux couplets à vous dire (*Rires*), et je suis sûr qu'avec votre bienveillance accoutumée, vous ne ménageriez pas non plus vos applaudissements. Malheureusement, j'ai chanté mon grand air, — et veuillez le remarquer, dans la plus vaste salle de Paris — aussi n'ai-je l'intention d'ajouter que peu de mots pour remercier surtout celui des membres de votre Conseil d'administration qui a bien voulu dire tout à l'heure que ma présence parmi vous n'avait pas été inutile. Je dirai comme Boileau : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement... »), et j'ai pu énoncer avec force ce que j'ai au fond du cœur, c'est-à-dire un inaltérable attachement à la Mutualité (*Applaudissements*).

Aussi bien ai-je heureusement réussi en venant à cette table, j'y ai trouvé d'aimables voisins, en particulier M. **Elion**, qui me disait tout à l'heure (qu'il me permette de faire allusion à cette partie de notre conversation) : « Je suis ici comme l'ambassadeur de Venise dans les salons de Versailles, tout confus d'avoir été mis à la table d'honneur. Je lui disais, moi, que je n'en étais pas surpris, et que je connaissais trop bien les Garçons de Caisse et de Recette de la Ville de Paris pour penser qu'ils auraient pu manquer de rendre à la fois respect et honneur à l'un des membres honoraires de la Société, à un Secrétaire honoraire. S'il est des personnes que nous devons honorer, en effet, surtout lorsque nous célébrons un cinquantenaire, ce sont celles qui ont connu nos anciens, qui ont été là lors de la fondation, et qui sont comme la tradition vivante de la Société (*Applaudissements*).

Il n'en reste pas beaucoup, dis-je, de ceux qui assistaient au début et à l'ouverture, il y a cinquante ans. Il faut les honorer, c'est bien naturel, et je sentais que vous pensiez à cela comme moi, lorsque, tout à l'heure, on a élevé au-dessus de nos têtes et présenté à tous les regards, cet autre témoin, de la fondation de la Société : votre bannière. Vous n'avez pas pu la voir sans émotion. Je le comprends, dans le même ordre de sentiments et d'idées. Vous avez manifesté votre joie à sa vue, parce qu'elle vous a rappelé les aînés, les anciens, ceux qui ont été à la peine, comme le disait Jeanne d'Arc, de ses premiers compagnons et de son

propre drapeau, et qui, par conséquent, méritent d'être à l'honneur. (*Applaudissements*).

Cela dit, voulez-vous me permettre, puisque nous sommes entre mutualistes, (on aime à se tenir au courant, et aussi bien c'est un moyen de ne pas finir si vite, car je pourrais porter mon toast et m'asseoir), de vous dire un mot d'une ou deux des questions de Mutualité qui nous préoccupent en ce moment, et, je dirai plus, de quelques progrès qui se sont accomplis tout récemment, et réjouissant notre cœur d'amis de la Prévoyance. On m'écrivait de Lyon ces jours-ci, qu'on y a fondé un organisme nouveau, une union des mutualités en vue de la pharmacie. On me demandait d'y aller faire une conférence d'inauguration. Malheureusement, j'avais déjà promis mon concours ailleurs; je ne pouvais pas m'y rendre. Il n'en est pas moins vrai que le fait est très important. Messieurs, remarquez bien ceci : dans toutes les applications qui ont été faites du fameux article 8 de la loi du 1^{er} avril 1898, il n'y en a qu'une qui soit importante et qui ait été réellement conforme à son esprit : c'est l'application des unions à la pharmacie. On devrait appliquer ces unions maintenant permises aux retraites, on ne l'a pas encore fait. Nous attendons encore la création de caisses de retraites autonomes. On pouvait s'en servir pour organiser une assurance populaire, on ne l'a pas fait davantage. Vous savez qu'une disposition récente exige que l'on soit 2.000 pour former une de ces Sociétés d'assurances qui seraient autorisées à suppléer l'Etat dans certaines circonstances, où nous demanderions aux Sociétés particulières de suppléer l'Etat, l'obligation ne pouvant nous convenir.

Il y a aussi les fédérations. Mais nous savons que, départementales ou régionales, elle ont souvent un but déterminé, l'action à exercer dans le collège électoral. Il reste en réalité l'union, l'union qui s'est déjà faite pour la pharmacie, jusqu'à ce jour, et nous devons nous réjouir de ses progrès. Il existait déjà à Marseille une pharmacie bien organisée des Sociétés de secours mutuels. L'idée est bien simple, bien facile à retenir. Nous dépensons trois mille francs, je suppose, pour nos secours de pharmacie dans une année, et c'est là tout ce que nous pouvons faire pour nos malades. Ce n'est point toujours assez. Au contraire, réunissez-vous dix, quinze ou vingt Sociétés, et donnez trois ou

quatre mille francs chacune, vous aurez — que sais-je? — quarante à cinquante mille francs chacune, et vous créerez une pharmacie qui sera dirigée par un homme qui sortira de l'Ecole supérieure, et qui vous apportera son diplôme afin que vous vous trouviez parfaitement en règle avec la Loi.

Qu'arrivera-t-il, si cette pratique se généralise? C'est qu'on ne disputera plus aux malades les remèdes qui leur manquent, c'est qu'on ne leur dira plus, comme le disait l'ancienne Mutualité (nous pouvons bien l'avouer maintenant, puisqu'enfin ces temps-là sont passés) : « Surtout, gardez-vous de prendre des eaux minérales; les eaux minérales, cela coûte trop cher quand on les fait venir. Allez chez le pharmacien, dites-lui ce qu'il vous faut; il vous fabriquera une eau quelconque et vous tâcherez de vous figurer que son mélange va produire le même effet sur vous qu'une bonne eau de Saint-Galmier ou de Vichy, d'Evian ou de Vittel. (*Rires et applaudissements*). Les mutualistes n'en veulent pas, ils disent : « Non! (c'est comme le guillotiné par persuasion); non, décidément, j'aimerais mieux la bouteille d'eau minérale! » (*Rires*).

Eh bien, ce que nous ne pouvions pas faire, alors, nous allons le faire maintenant. Il s'était fondé à Marseille une union de quatre-vingt-dix Sociétés de secours mutuels qui avaient fait parfaitement la démonstration de la possibilité de cette création et de l'économie qu'on réaliserait par elle. Voici maintenant qu'à Lyon, autre grand centre mutualiste, on vient d'en faire autant; seulement, à Lyon, on a pu réunir 105 Sociétés, c'est-à-dire encore plus. Laissez-moi m'étonner d'une chose, puisque nous sommes ici entre Mutualistes (trois cent cinquante ou quatre cents peut-être qui savons ce que c'est qu'une question de pharmacie ou de médecine dans les Sociétés), laissez-moi m'étonner qu'à Paris, oui, à Paris, nous n'ayons pas encore une union pour la pharmacie, lorsqu'on en possède une à Lyon, à Marseille et même à Toulon, et à Limoges. (*Applaudissements*).

Il faut agir. C'est notre travail de demain, qui s'impose à nous d'une manière de plus en plus pressante; et Messieurs, quand nous voudrons nous entendre pour cela, nous créerons une excellente et très importante pharmacie.

Puisque vous êtes très obligeamment disposés à m'écouter, je veux

ajouter un mot sur nos retraites. Il y a quinze jours, nous avions, au Palais d'Orsay, le banquet de *la Ligue Nationale de la Prévoyance et de la Mutualité*, dont je m'honore d'être le secrétaire général, à propos de sa reconnaissance d'utilité publique. Je ne dis point ceci pour nous en vanter, mais enfin, permettez-moi de rendre hommage à la vérité en rappelant que nous avons travaillé pendant quinze ans à former cette Ligue, que nous nous y sommes employés avec une ardeur qui n'est pas niable, avec un désintéressement parfait, et que nous nous sentons heureux d'avoir obtenu cette récompense, parce qu'il nous semble que ce long travail assidu et minutieux des six cents consultations ou conférences que nous avons données à des Sociétés nous conférait quelque droit à cette reconnaissance (*Applaudissements*).

Eh bien, donc, à ce Banquet récent, je me trouvais placé auprès d'un personnage pour qui la question qui nous occupe n'a plus ni secrets, ni difficultés. Nous parlions de ces regrets que les Sociétés ont exprimés récemment au sujet des fonds qu'elles déposent à la Caisse des Retraites et surtout du fonds commun inaliénable. Vous savez que, depuis un certain temps, nous en sommes réduits à ne recevoir les intérêts de ce fonds que longtemps après le dépôt que nous en avons fait. On peut liquider une pension à la fin du trimestre, où le droit s'est ouvert. Mais nous étions obligés, pour toucher les intérêts de ce que nous avions mis à la Caisse des Dépôts et Consignations, d'attendre la fin de l'année, et ce n'était qu'au commencement de l'exercice suivant qu'on nous disait à quelle somme s'élevait enfin notre dépôt. Quelques Sociétés ont réclamé. Elles ont dit : « Faites comme lorsque vous constituez une retraite. Donnez-nous le résultat au bout du trimestre. On a résisté d'abord, mais je crois que cela va se faire. Il n'y a aujourd'hui que deux livres, l'un pour les fonds libres, l'autre pour le fonds commun inaliénable. On en ferait un nouveau pour les intérêts qui, eux, du moins, ne sont pas inaliénables, peuvent servir aux besoins de la Société et lui permettre, grand avantage, en dix ans, quinze ou vingt ans ! d'avoir une réserve considérable pour ses retraites. (*Applaudissements*).

Ce sera un grand progrès, et celui qui me parlait ajoutait encore ceci, qui sans doute vous fera plaisir, c'est qu'on s'était demandé à nouveau et avec beaucoup d'insistance comment ceci peut se faire : on attribue

4 1/2 à notre compte courant et à nos fonds libres, et on ne nous donne que 3 1/2 à la Caisse nationale des Retraites, lorsque nous avons consolidé nos pensions. Il paraît que le Gouvernement ne serait pas éloigné de se décider non pas à augmenter le 3 1/2 qui est promis à la Caisse des Retraites, mais à se mettre en mesure de parfaire chaque année ce qui manque pour parvenir à l'intérêt de 4 1/2. (*Applaudissements*).

Chose curieuse ! Il n'y aurait pas à faire les sacrifices que l'on croit. Les personnes compétentes, après les premiers calculs qui, sans être définitifs peut-être, semblent exacts, pensent qu'il suffirait de dépenser 200.000 francs par an. Nous ne serions donc plus amenés à faire cette comparaison tout à fait défavorable entre la Caisse des Retraites et la Caisse des Dépôts et Consignations. A le bien voir, on ne saurait donner une explication vraiment plausible de ce fait que la moitié de nos fonds nous rapporte 4 1/2, et que l'autre moitié ne nous rapporte que 3 1/2. Dans un temps où on est partisan de l'égalité et dans un pays où on en a la passion, c'est une réforme à ne plus retarder, et je ne doute pas que l'on ait eu raison de nous l'annoncer comme prochaine. (*Applaudissements*).

Je n'ai pas autre chose à ajouter. Je ne voulais pas faire un discours ; j'ai déjà été trop long. Mais je tiens à porter une santé que nous n'oublions guère dans nos banquets de la Mutualité, c'est la santé du **Président de la République**. Nous allions le voir dernièrement, et il se laissait de très bonne grâce appeler, dès que nous entrions, le premier mutualiste de France. Aussitôt même, il nous racontait une anecdote. Il nous disait : « Tout à l'heure, ce matin, sans remonter plus haut, on est venu pour me demander d'être le Président d'honneur d'une Société... (et doucement, avec sa bonhomie souriante), c'était une Société d'automobilistes. (*Rires*). J'ai refusé ; mais, lorsqu'on m'a appris que, par avance, on avait attaché à cette fondation des secours en cas de maladie, des retraites et diverses institutions de prévoyance, j'ai accepté ! »

Cet excellent mutualiste que la politique surmène un peu (il se plaignait, l'autre jour, tout en riant, de ce qu'on le faisait trop voyager et de ce que, sur dix-neuf nuits qu'il devait passer en route, il ne coucherait peut-être que cinq fois dans un vrai

lit. Cet excellent mutualiste a eu la bonté, à Marseille, de recevoir les bureaux des Sociétés de secours mutuels qui sont venues se ranger sur son passage. J'ai même été le témoin, et ceci n'a qu'un intérêt anecdotique, des démarches d'une autre Société toute différente. Il s'agissait du Congrès du Patronage des Libérés qu'on lui demandait également de présider. Il disait : « Mais je n'ai pas le temps, laissez-moi partir, j'ai besoin de faire mon voyage ! » — « Comment, Monsieur le Président, répondait-on, vous accepteriez de présider un concours de bicyclettes, et vous ne voudriez pas accepter de présider le patronage des Libérés ? » — Ce mot l'a décidé, et, avec sa bonté habituelle, quoique son temps fût limité, il a accepté de présider les deux séances. (*Applaudissements*).

Je vous demande, en conséquence, la permission, comme c'est l'usage, comme c'est traditionnel, dans ces Banquets de la Mutualité, de porter la santé du **Président de la République** (*Applaudissements unanimes*). Mais je n'ai pas tout à fait fini, et je vous demande encore la permission de porter une autre santé. Quand nous allons dans ces réunions de Mutualité, quelquefois il n'y a que des hommes; de temps en temps il y a quelques dames, mais souvent rares, comme les rares naufragés qui surnagent autour du vaisseau fracassé de Virgile. Ici, je crois qu'il y a presque autant de dames que d'hommes, ce qui, dans une Société qui n'est faite que pour le sexe fort, prouve deux choses : d'abord, que vous avez pour les veuves des attentions et des soins particuliers; et, secondement, qu'il y a une telle union dans vos familles qu'on se fait un honneur et un plaisir de venir assister ensemble au Banquet (cette année plus rare, puisque c'est celui de votre Cinquantenaire), mais aussi sans doute à votre Banquet annuel. Je veux donc boire encore, et j'ai à cœur d'une manière spéciale de porter ce toast, à Madame la **Présidente**, et aux dames qui se trouvent en si grand nombre dans cette réunion. A leur santé ! (*Longue salve d'applaudissements*).

M. **Marchais**, Administrateur de la Société, se fait l'interprète de M. **Marescot**, sous-caissier principal à la Compagnie des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, qui est l'auteur de la poésie suivante :

“ POUR NOTRE SOCIÉTÉ ”

*A mon tour, mes amis, je veux lever mon verre
En l'honneur de celui qu'ici chacun révère,
Gardant le souvenir des cœurs reconnaissants
A son œuvre, aujourd'hui, vieille de cinquante ans —
Claude Doüaud, pour nous réalisa ce rêve
D'assurer l'avenir, et de mettre une trêve
A l'insécurité de notre lendemain,
Quand — usés — nous n'avions plus qu'à tendre la main.
— Il vit le triste sort des garçons de Recette,
Lorsqu'a sonné pour eux l'heure de la retraite;
Leur vie honnête a droit à des jours plus heureux
Qu'il garantit à tous par un don généreux —
Content du bien qu'il fait, il poursuiât son idée;
Notre Société, grâce à lui, fut fondée. —
« Groupez-vous, disait-il, condensez vos efforts; »
« Un seul est impuissant, l'Union vous rend forts ».
« L'obole de chacun, dans la Caisse commune, »
« Avec le temps fera tomber une fortune, »
« Et vos vieux ans seront à l'abri — respectés, »
« Sans crainte de l'hospice où vous étiez jetés! »
Ces appels chaleureux, lancés parmi les nôtres,
Suscitèrent bientôt de courageux apôtres, —
— Des vaillants — anxieux du bien être d'autrui,
Qui surent se montrer dignes d'un tel appui. —
Notre prospérité croissante est leur ouvrage,
Permettez qu'en ce jour ma voix leur rende hommage. —
Nos plus chers intérêts furent leur seul souci,
En votre nom, — Messieurs — je leur dirai... Merci!
Oui, merci pour Mathieu — Geslin — Monbine et Faure :
Le bien qu'ils ont semé nous le voyons éclore;
Pour de Verneuil — Gerbod — Dascu — Weill — Elion*

*Huyard — Eyraud — Mathey — Baud — Croset — Gautheron
Kindberg — Absil — Laurent — Perrin — puis l'admirable
Et modeste Ecochard — grand cœur — toujours serviable.
Merci! vous tous, soldats de la Fraternité,
Fiers porte-drapeaux de la Mutualité! —
Mon âme en les nommant de gratitude est pleine
Ils méritent l'honneur ayant connu la peine.
Leurs efforts ont donné, répétons-le toujours,
La retraite au vieillard, au malade un secours —
Amis restons unis; — fuyons la politique
Qu'on débite dans l'une ou dans l'autre boutique;
Ses programmes sont vains; on a vu trop souvent,
Que de tant de discours, il ne sort que... du vent.
Le travailleur ne doit compter que sur lui-même :
Un pour tous, tous pour'un, voilà notre système,
Et que — vibrant — ce cri parte de tous les cœurs :
Vive la Société! Vivent ses bienfaiteurs!*

(Vifs applaudissements).

Après le Banquet, et à la demande des convives, une sauterie a été organisée.

L'Union Musicale a joué ses refrains les plus entraînants, les danses ont été des plus animées, et ont clôturé brillamment une fête qui restera dans la mémoire de tous ceux qui y ont assisté.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Conseil d'Administration de la Société.....	2
Origines de la Société. — Ses avantages	3
NOTICE sur la célébration du Cinquantenaire.....	5
Liste définitive des Présidents d'honneur et des Membres du Comité	9
Première partie.....	10
Discours de M. Kindberg , Président de la Société	11
Discours de M. Guernaut , Sous-Directeur du Mouvement des fonds au Ministère des Finances	13
Discours de M. Berteaux , Député	14
Deuxième partie.....	17
Discours de M. Arboux , Secrétaire-Général de la <i>Ligue Nationale de la Prévoyance et de la Mutualité</i>	17
Programme du Concert du Cinquantenaire.....	28
BANQUET	30
Programme de l' <i>Union Musicale du VIII^e Arrondissement</i>	31
Discours de M. Kindberg , Président de la Société.....	32
Discours de M. Ecochard , Président du Comité d'Organisation de la Fête.	33
Discours de M. Arboux , Secrétaire-Général de la <i>Ligue Nationale de la Prévoyance et de la Mutualité</i>	35
Poésie de M. Marescot , " <i>Pour notre Société</i> "	42

TABLEAUX SYNOPTIQUES établis par M. Valentin **Mathey**, Membre participant de la Société (faisant suite à la Notice).

**STALL STUDY
CHARGE**

Econ 9650.32
Celebration du cinquantenaire de
Widener Library 006920698



3 2044 082 170 192

